

litan House, pour le concert de Montréal, où il avait reçu un accueil sans précédent.

Mme Sembrich a une réputation faite ; quoique Allemande, elle appartient, au point de vue de l'art, à l'école italienne. Quant à sa qualification d'étoile, elle a bien pâli. A l'époque de l'engouement de l'école italienne, elle a eu son heure de succès, mais aujourd'hui on ne veut plus de ce genre, et on a raison. Il n'est pas seulement démodé, il est d'une infériorité marquée par comparaison avec l'interprétation de l'école moderne, qui marche de pair avec la transformation scientifique de l'art théâtral et l'harmonisation savante du contre-point et des fugues dans les thèmes appropriés aux textes des poèmes et librettos. Il y a un progrès dans l'esthétique du chant comme dans celle de la composition. Mme Sembrich chantait, vocalisait et trillait autrefois suivant la technique ancienne, qui n'était pas dépourvue de charme, étant appliquée aux productions de son temps ; elle était rapidement arrivée à l'acquit des planches, aujourd'hui elle use beaucoup de ficelles et de trucs qui emballent les naïfs sans toucher les connaisseurs qui sentent l'excuse de son âge en se refusant à l'admettre, parce qu'une étoile n'a pas d'excuse de ce genre à invoquer. On ne lui demande pas son extrait de naissance, on lui demande si elle est oui ou non à la hauteur du talent qu'elle annonce par sa renommée.

Mme Sembrich ne peut briller à côté de Melba dont l'étoile brille de son plus vif éclat enveloppée d'une voix céleste qui porte sûrement sans jamais une défaillance de nature ou d'art vocal. Et le Canada ne possède-t-il pas cette gloire nationale qu'on appelle Albani, autre élève de l'école italienne, mais qui a transformé son origine artistique en embrassant le culte de Wagner qui l'a radicalement grandie en l'assimilant au génie de Verdi, qui a eu le courage d'abandonner ses théories premières sur la composition pour aborder la haute envergure de celle qui lie intimement la conception musicale au texte que l'inspire.

Heureusement que Plançon justifiait le prix des places. Je ne puis analyser aujourd'hui ses différents morceaux, je le ferai la semaine prochaine. Celui-là est plus qu'une réputation acquise : c'est le plus beau chanteur, le plus admirable génie créateur, le plus incomparable interprète qui existe au point de vue de l'art du chant et l'art dramatique sur les deux hémisphères.

Il n'y a qu'un Plançon, pour ceux qui sont initiés à ce qu'on entend par grand art, comme il n'y avait qu'un Got, qu'un Fèbvre à la comédie française, comme il n'y a qu'une Sarah Bernhardt au monde, on ne compare pas Plançon pas plus qu'on ne comparait autrefois les rois institués par droit divin devant la puissance desquelles on s'inclinait. C'est un de ces êtres que touchent à la divinité de l'art devant lequel on se découvre quand il passe.

DE MARCHY.

COUPE D'UN VOLCAN

(Voir gravure)

Quelques grands esprits de l'antiquité expliquaient les éruptions volcaniques d'une façon assez plausible.

« Il règne à l'intérieur de la terre, dit Platon dans le *Phédon*, et tout autour d'elle, des conduits souterrains de toute grandeur. L'eau y coule en abondance ; mais il y coule aussi du feu et des courants formés d'une vase liquide plus ou moins impure, semblables aux torrents de boue qui précèdent, en Sicile, l'éruption des torrents de feu, et qui recouvrent comme ces derniers tous les lieux situés sur leur passage. »

Le philosophe ajoute : « Tel est le Pyriphléthon, dont quelques petites parties s'échappent vers le haut et forment les torrents de feu qui apparaissent en quelques lieux que ce soit sur la terre. »

Le contact de l'eau avec les matières incandescentes de la profondeur, voilà ce qui cause, selon la théorie moderne la plus acceptée, l'éruption des volcans.

Il est évident, en effet, que l'eau, pénétrant dans les laboratoires souterrains, dont la température est au

moins de 2,000 degrés, ne peut manquer, en se vaporisant, de développer une force mécanique des plus considérable. La mince écorce rocheuse superposée en est facilement ébranlée, et la pression y détermine des cassures. Celles-ci, véritables soupapes de sûreté, permettent à la vapeur d'eau de s'échapper au dehors, et elle entraîne une portion des roches fondues (lave) en même temps que le produit de leur pulvérisation plus ou moins parfaite (*lapilli*, cendres).

Le fait de la situation géographique des volcans dans des îles ou sur le littoral des continents conduit à voir dans la mer leur réservoir d'alimentation, et l'étude chimique des émanations profondes, où dominent avec l'eau les chlorures et les sulfates alcalins et terreux, confirme cette manière de voir.

Il subsiste cependant une difficulté : comment, malgré l'énergique contre-pression des vapeurs, l'eau de la surface peut-elle pénétrer sous l'écorce terrestre ? La puissance avec laquelle elle s'élève dans les conduits volcaniques paraît incompatible avec cette supposition.

Mais il ne faut pas oublier que les choses ne se passent pas de la même façon dans des cavités de dimensions plus ou moins considérables, comme les fissures du sol, — ou dans les espaces capillaires qui séparent les molécules des roches plus ou moins poreuses,

Bien qu'on ne doive pas encore formuler une opinion absolue à cet égard, certains indices expérimentaux viennent apporter un appui aux considérations théoriques suivant lesquelles l'eau peut pénétrer de la surface vers l'intérieur par la voie de capillarité, jusqu'à ce que sa pression dans les cavités souterraines soit suffisante pour que, s'ouvrant violemment une issue, elle donne naissance aux manifestations volcaniques.

LÉON MALU.



COUPE D'UN VOLCAN. — CE QUI SE PASSE DANS LA MONTAGNE PENDANT UNE ÉRUPTION

CONTE DE GHETTO

Il y a bientôt trois mois que sur la porte endeuillée de la boutique du père Mardochée, on put lire cet avis : *Fermé pour cause de décès.*

Le vieux marchand laissa derrière lui une veuve et trois filles mariées.

L'aînée et la cadette avaient épousé des catholiques — la troisième était la femme d'un bon juif, resté fidèle à la pratique de sa religion.

Comme il agonisait sur sa couche, le père Mardochée dicta ses volontés dernières.

Il désirait que chacun de ses gendres vint déposer dans son cercueil un billet de 1000 francs ; c'était, estimait-il, le plus grand sacrifice qu'il pouvait leur demander et il exigeait d'eux cette suprême marque d'affection.

Le jour où la cérémonie funèbre terminée, au temple on porta en terre la dépouille mortelle du vieux juif, les trois gendres étaient là prêts à remplir la clause du testament.

Les deux premiers, ceux qui appartenaient à la religion catholique, s'approchèrent de la bière ouverte et successivement y laissèrent tomber un billet de 1000 francs.

Quand ce fut au tour du juif de s'exécuter, il s'avança et ne put s'empêcher de faire quelques réflexions : et puis il prit son carnet de chèques, signa un bon à payer de 3000 francs, et l'ayant placé dans le cercueil, il se retira, après avoir repris ce qu'il appelait la monnaie : les deux billets de mille précédemment déposés par les autres gendres.

NEMO.